

Le matelot en short et marinière blancs et béret à pompon venu m'accueillir à Roland-Garros (l'aéroport, pas le stade de tennis, où je n'ai jamais mis les pieds) a une tête extrêmement avenante. Nous étant extraits des embouteillages de Saint-Denis, roulant vers Le Port dans sa fourgonnette Kangoo, nous longeons sous la falaise la route côtière perchée en mer sur ses pieds de béton. L'épithète « pharaonique » que la langue médiatique accole volontiers aux vastes ouvrages (les travaux sont aussi facilement « pharaoniques » que les rapports « accablants »), conviendrait parfaitement à la route côtière, à cette réserve près que les pharaons, ou à tout le moins leurs chefs de travaux, terminaient leurs pyramides, tandis que la route, dans un état d'inachèvement qui dure depuis des années, s'arrête de façon abrupte à la façon d'un plongeur géant au-dessus de l'océan. Qui a vu, depuis la voie ferrée Paris-Orléans, la ligne de l'aérotrain, construite au cours de l'utopique année 1968, allonger ses kilomètres de béton rongés de loin en loin par la végétation au milieu des plâtitudes du Loiret, pourra se former une idée de ce qu'est la route littorale : sauf que là c'est bien plus grand, plus haut, plus large,

plus majestueux en un mot, et qu'à la place de la Beauce il y a l'océan Indien (ses baleines, ses requins, ses caravelles portugaises et ses galions espagnols). Telle qu'elle est, grandiosément inutile et coûteuse, il faut espérer que jamais la circulation automobile ne viendra lui ôter sa beauté de monument de l'absurde (ou de la pure dépense, pour le dire comme Bataille). Cependant que nous longeons ce gigantesque portique (que les soleils marins teintent de mille feux), je demande au mataf, banalement, puisqu'il est noir, s'il est de La Réunion : non, me répond-il, de Tarbes (ou de Dax, j'ai oublié, enfin de par là). Et cette réponse me réjouit, qui semble prouver que tout ne va pas si mal dans cette interminable et indécidable affaire dite de l'intégration, ou du postcolonialisme, ou de quelque nom qu'on veuille lui donner. Mais il est content d'être affecté à La Réunion, ajoute-t-il : et de nouveau ses propos me réjouissent, tant il est rare de rencontrer quelqu'un qui avoue ingénument être content de son sort. Ce type me met de bonne humeur, cette histoire commence bien.

Au Port, à la base navale de la pointe des Galets, le natif de Tarbes ou de Dax me lâche avant le contrôle, ça va, je suis annoncé, on m'indique où se trouve le bateau que je repère sans difficulté – de toute façon, il n'y en a pas tant que ça. Un petit bateau, soixante-cinq mètres de long, l'air trapu et teigneux d'un très gros remorqueur. Bâtiment de soutien et d'assistance outre-mer, en abrégé Bsaom, c'est sa désignation officielle. Immatriculé A623, c'est peint en noir sur sa coque grise. Je suis accueilli par Kevin, le cuistot, grand et gros et fort, crâne rasé, vêtu d'un survêt, moyennement aimable, qui est apparemment le

seul à bord, l'équipage devant arriver le lendemain matin aux aurores pour un appareillage à 9 heures. Il me fait réchauffer un plat de pâtes, je n'ose demander un verre de vin. Je me grouille d'avaler ça, j'ai l'impression que Kevin me regarde de travers (un touriste...), je me réfugie dans ma cabine, celle de l'officier en quatrième – c'est marqué sur la porte. Je dis « cabine » pour me faire comprendre, mais c'est « poste » le mot qui convient. Le poste qui m'est attribué, donc, est grand, muni d'un bureau avec fauteuil à roulettes, de placards dans lesquels traînent différents effets, de deux couchettes superposées, d'un petit cabinet de toilette. Une baie carrée donne sur la coursive bâbord. Je pourrais être peinarde là-dedans, tout va dépendre de mon « colocataire ». Je dispose sur une étagère les livres que j'ai apportés en prévision de longues journées en mer durant lesquelles je n'aurai rien à faire, et qui vont des « nouveautés » (*Anéantir*, le dernier Houellebecq) à de vieux livres que je n'ai jamais lus (*Vie de Rancé*, *Le Dimanche de Bouvines*, de Duby), en passant par d'autres, piqués à la volée dans ma bibliothèque au moment du départ, et que j'ai envie de relire (*Un rude hiver*, *Le Mont Analogue*...). Je sors sur la coursive, j'aimerais bien en griller une mais je prétends ne plus fumer, il fait chaud, trente degrés, une pluie violente s'abat soudain et brouille les lumières du port. J'ai déjà appris deux mots du vocabulaire Marine nationale : « échappée », qui désigne les escaliers, très raides, presque des échelles, et « citadelle », qui qualifie l'état du bateau lorsque toutes les portes – très lourdes, munies de volants et de leviers – sont verrouillées de l'intérieur.

Levé à l'aube (ça la ficherait mal de commencer par faire la grasse matinée), je vois arriver les membres de l'équipage. Le commandant, fin collier de barbe précocement poivre et sel, yeux bleu-gris, a évidemment l'âge d'être mon fils voire à la rigueur mon petit-fils. Le second est une jeune femme souriante au joli visage un peu abîmé par l'acné, Elsa. Elle embarque avec son synthé sous le bras, dans une housse, et une paire de palmes. Elle m'annonce que c'est elle qui sera responsable de moi : je commence ma vie de vieil enfant. Sept heures du matin : lever des couleurs, appel sur la plage arrière. Elsa informe l'équipage qu'ils ont un invité, moi, qui me tiens dans un coin, accoudé au bastingage, ne sachant trop quelle contenance adopter (je ne vais pas me mettre au garde-à-vous?). Les têtes se tournent vers l'être insolite que je suis. J'ai préparé mentalement quelques mots pour me présenter et remercier le bord de m'accueillir, mais je comprends que ce serait déplacé. Je ne suis pas dans une librairie, ici. Elsa affirme que je suis membre de l'Académie de marine, ce qui est faux mais je ne la reprends pas.

En fait, c'est parce que j'ai rédigé une préface à *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, publiée par les éditions de l'École de guerre, que je me trouve là : cet embarquement est ma pige, en somme – lesdites éditions n'ayant pas le premier rond pour me payer, et c'est évidemment une rétribution bien plus attrayante que la somme, inévitablement (et déplorablement) modeste, qu'un éditeur normal m'aurait versée pour ce genre de boulot. Je dois deux choses à Thucydide l'Athénien : c'est à la note

faramineuse (pas pharaonique) obtenue en traduisant un de ses textes à l'écrit du concours de Normale Sup', un jour où j'avais été touché par le don des langues, que j'ai dû d'« intégrer », comme on dit, l'école de la rue d'Ulm, et c'est grâce à cette préface à son œuvre, cinquante-cinq ans plus tard, que j'embarque pour les îles Éparses – car c'est le but de l'expédition : ravitailler les minuscules garnisons que la France entretient sur ces possessions disputées au milieu du canal du Mozambique. Je raconte ça à Elsa, plus tard, afin qu'elle ne se leurre pas sur ma qualité d'académicien, et il est clair que c'est la première fois que le nom de Thucydide franchit la conque de son oreille.

•

Sept heures et demie du matin, le bateau est sur le point d'appareiller lorsque le général commandant la zone sud de l'océan Indien exprime le désir urgent de me voir. Peut-être a-t-il eu une fiche faisant état de très anciennes activités assez peu compatibles avec un embarquement sur une unité de la Marine nationale? Je me vois déjà contraint de remballer mes cliques et mes claques, livres et tout le reste, et de prendre le prochain vol de retour vers Paris. L'un des midships, étudiant en robotique qui porte le prénom rare d'Anténor, est chargé de me conduire à la caserne Lambert, à Saint-Denis, où siège le général. De nouveau nous roulons sous les hautes falaises noires emmaillotées de filets métalliques, la route pharaonique à notre gauche, cette fois. Le midship Anténor a enfilé une tenue impeccablement repassée, d'un blanc immaculé dont je me demande comment il fait pour ne pas y laisser paraître la moindre tache. J'apprends qu'il est